



SAINT-SULPICE

Salut ! Noble raison, illustre Saint-Sulpice !
Nom qui fus toujours cher au cœur du Canadien ;
Pour dire ton honneur que le peuple s'unisse :
Car tu fus de ses fils le fidèle gardien.

Un Olier t'implanta sur le sol de la France,
Le beau pays des Francs, berceau de nos aïeux ;
Et le prêtre français, à la sainte vaillance,
Fit fleurir cent rameaux sur ce tronc généreux.

Je vois dans l'univers tes rejetons sans nombre :
A Paris, Baltimore, à Rome à Montréal ;
Et les deux continents tu couvres de ton ombre,
Imprimant à la science un élan sans égal.

Je te contemple assis au pied de la montagne,
Arsenal du savoir, rempart des F cultés,
Dominant notre port, la ville et la campagne,
Immortel Saint-Sulpice, aux sublimes beautés.

Tu tiens droit le flambeau de la pure doctrine ;
Tu montres à nos fils le dogme souverain ;
Et ton enseignement s'échauffe et s'illumine
Des rayons de la foi qui brûle dans ton sein.

Tu guidas les débuts de cette colonie,
Veillant comme une mère auprès de son berceau :
Tu gravas dans son cœur : Religion, Patrie !
Noblesse n'a jamais déserté ton drapeau.

Quand un roi débauché, souillant son diadème,
Nous livra lâchement à la fière Albion,
Tu sauvas notre foi, notre langue, et toi-même,
Tu sus rester loyal, sans ternir ton blason.

Le cœur de la jeunesse en tes mains se façonne
Pour les combats de Dieu, pour les grandes vertus ;
Maints héros canadiens brillent sur ta couronne,
Les uns luttant encor, d'autres qui ne sont plus.

De tes rangs sont sortis, pour l'Eglise et le monde,
Des citoyens d'élite et d'illustres prélats :
Les tiens ont t'avéré monte, bois, déserts et l'onde :
De leur *Alma Mater* ils ne rougissent pas.

Le pauvre, à qui le Ciel donne une âme d'artiste,
Chez toi trouve toi jours un père à son talent :
Ta générosité le seconde et l'assiste,
Et ta puissante main le pousse de l'avant.

Sans t'émouvoir, poursuis ton œuvre séculaire :
Tel l'aigle s'élève au-dessus de l'océan éthéré,
Dans la plaine qu'il fuit, voit un chasseur vulgaire,
Et, fier, poursuit son vol avec sérénité.

J. Mayrand

POUR UNE QUENOTTE

I



son mari.

Un cheveu blanc, la perte d'une dent, la première et imperceptible ride sont de gros sujets de chagrin. La femme est éternellement elle-même, et la coquetterie chez les plus vertueuses ne perd jamais ses droits. Témoin la très simple histoire suivante :

Un maître écrivain affirme que toute femme qui se pique de délicatesse s'indigne d'être aimée pour sa beauté ; elle veut l'être que pour son âme.

Pourtant, quelle est la jeune femme qui ne pense sans cesse à ses charmes physiques, et qui ne prend à leur égard de méticuleux soins d'entretien, lorsqu'elle veut plaire,—ne fût-ce qu'à

II

Ils étaient deux,—naturellement ; le plus charmant ménage qu'on pût rêver, l'union idéale.

Elle, blonde comme un rayon de soleil, rose et blanche avec de grands yeux bleus profonds et limpides où semblait se lire l'âme tout entière.

Lui, très brun ; le regard noir, parfois langoureux, plus souvent jaloux ; le teint d'une matité chaude, les traits fins et réguliers avec quelque chose de fier, d'altier dans toute la physionomie.

Ils s'adoraient, se le répétaient chaque jour et se le prouvaient souvent ; mais lune de miel éternelle, ciel sans nuages, ménage exempt de difficultés sont-ils bien de ce monde ?

Un incident futile faillit rompre l'harmonie de cet accord parfait.

Jeanne, coquette comme toute fille d'Eve, s'aperçut un jour avec désespoir que l'une de ses plus jolies quenottes de devant se cariait.

Horreur ! elle noircissait déjà !

Que faire ?

Une dent de moins, cela défigure une jolie femme, n'est-ce pas ?

Après quelques tristes réflexions, accentuées de douleurs sourdes, Jeanne prit un parti héroïque : cette maudite quenotte, elle la ferait enlever sans tarder, et surtout sans que Gaston, son mari, s'en aperçût ; puis, on la remplacerait par une fausse.

Le surlendemain, son mari ayant affaire au dehors pour toute la matinée, elle expédia sa femme de chambre chez le plus fameux dentiste du voisinage, avec ordre exprès de la ramener à tout prix.

Mais la domestique revint seule, ne pouvant affirmer la visite prochaine du praticien.

Il était absent, en voyage peut-être, très occupé.

Cependant, une heure plus tard, un élégant officier, en uniforme tout battant neuf, fut introduit dans le salon ; il s'inclina, déposa sur le guéridon une trousse et une petite boîte, déboucla son ceinturon et releva les manches de son dolman.

—Que désirez-vous ? qui êtes-vous, monsieur ? demanda Jeanne interdite.

—Mais, madame... je suis le dentiste.

—Je vais vous expliquer.

Ici, le praticien fit une pause, se débarrassa du képi qu'il tenait à la main, et, doucement, ponctuant ses phrases de gestes arrondis :

—Madame, je suis officier de réserve, lieutenant depuis trois mois. Au moment où votre femme de chambre sonnait chez moi, je me préparais à me rendre en grande tenue à l'enterrement du général de B..., dont j'eus l'honneur de soigner la bouche. Je suis d'ailleurs, convoqué officiellement. Mais, devant l'insistance de votre envoyée, je n'ai pas voulu, madame, négliger une nouvelle et agréable cliente, et pour tout concilier, le temps m'étant mesuré, j'ai pris le parti de venir opérer en uniforme... Sous les armes, madame !

Et, avec un sourire, le dentiste ajouta :

—Lorsque j'aurai terminé, je saute dans un fiacre, et malgré le léger retard que me causera cette extraction, j'espère arriver à l'heure de la cérémonie.

Rassurée, Jeanne invita le dentiste à passer dans sa chambre, et, sur le-champ, elle mit sa jolie bouche à sa disposition, bien qu'elle ne souffrit plus du tout.

III

—Ouf !...

—Aïe !...

Ce fut tout. La malencontreuse quenotte était arrachée. Sans douleur !

Mais, à l'instant même où l'opérateur se préparait à poser provisoirement une fausse dent pour réparer cette plaie faite à la beauté, un coup de sonnette énergique retentit.

Tremblante à l'idée d'être surprise, Jeanne interrompit le praticien, écoutant.

Une minute s'était à peine écoulée que la domestique, entr'ouvrant la porte de la chambre, jeta ce cri effarée :

—Madame, c'est Monsieur ; il vous demande tout de suite !

—Monsieur !... Gaston !... quel contretemps !

Cependant, décidée à dissimuler la tare qui,

désormais, déshonorait sa jolie bouche, Jeanne passa vivement au salon, un peu pâle, et tout en priant le dentiste de ne pas bouger.

—Ah ! te voilà, ma chérie ! fit joyeusement Gaston. Imagine-toi que j'ai oublié ce matin d'emporter ton bracelet à réparer, et, tout le long du chemin, cela m'a préoccupé. Pour me débarrasser de cette obsession, je reviens le chercher ; c'est plus simple.

En disant cela, le mari se dirigea vers la porte de la chambre à coucher ; mais Jeanne l'arrêta vivement, et, troublée, s'écria maladroitement :

—Non ! non ! Gaston, n'entre pas ; j'y vais moi-même.

Son mari la regarda un instant, très surpris, l'œil subitement éclairé d'une lueur jalouse, l'esprit mordu d'un soupçon.

—Comme tu dis cela ! fit-il ; as-tu donc quelque chose à me cacher ?

—Moi ? balbutia-t-elle... Mais non, rien, je t'assure... Comment peux-tu croire ?

Elle était absolument désorientée, gênée aussi par le vide fait dans sa bouche, et le visage empreint d'une vive rougeur.

Ce fut ce qui la trahit.

En une seconde, le vague soupçon qui avait effleuré l'esprit de Gaston grandit, devint intolérable.

A ce moment, du reste, il aperçut un képi sur le guéridon.

Ce fut comme un coup de foudre.

Brusquement, il marcha vers la porte, l'ouvrit toute grande...

Et un cri de rage terrible lui échappa.

Dans le sanctuaire de son amour, un brillant officier se prelassait dans un fauteuil bas.

Gaston se précipita vers lui.

—Sortez, monsieur ! rugit-il.

Et comme l'autre, ahuri par cette apostrophe, se levait lentement, avec dans les yeux une expression d'effarement, Gaston revint au salon. D'un regard furieux il foudroya sa malheureuse jeune femme. Et, la voix âpre, mordante, il lui cria :

—Ainsi, voilà ce que vous me cachez, malheureuse ! vous avez un amant !

—Oh ! Gaston, je t'en prie !...

—Taisez-vous ; ne mentez pas plus longtemps ! Et dire que j'aimais cette femme, que j'avais en elle une confiance aveugle !... Ah ! c'est trop de honte !

Puis, au dentiste stupéfait, qui ne comprenait rien à ce qui se passait :

—Quant à vous, monsieur, attendez moi !

Sur ces mots, il disparut un instant, laissant ses interlocuteurs dans une perplexité extrême.

Ahurs par cette violence, ils étaient incapables l'un ou l'autre de sortir rapidement de cette ridicule situation.

D'ailleurs, Gaston reparaisait, tenant en mains une paire d'épées de combat, prises dans son cabinet de travail.

Le dentiste trouva que les choses allaient trop loin.

—Mais, monsieur, répliqua-t-il, permettez-moi de vous dire...

—Oh ! pas d'explications, s'écria Gaston ; je suis dans mon droit, je vous surprends, je vais vous tuer !

En même temps, il jeta l'une des épées aux pieds de l'officier, criant, hors de lui :

—Allons, vous êtes officier : défendez-vous ! L'un de nous deux est de trop ; l'outrage que vous m'avez infligé ne peut se laver que dans le sang ! En garde !

Et, les yeux brillants de haine, pâle, les dents serrées, terrible, il brandit son arme ; mais son adversaire avait, peu à peu, recouvré sa présence d'esprit.

—Pardon, cher monsieur, pardon ! dit-il. Vous commettez une erreur énorme. Je ne suis pas ce que vous croyez, mais tout simplement le dentiste de madame. Ma présence dans cette chambre est le résultat d'une opération que...

—Dentiste !... expliquez-vous plus clairement ! interrompit durement Gaston.

Ce fut sa femme qui prit alors la parole.

En peu de mots, elle mit son cher et trop ombrageux mari au courant de l'aventure, confessa son détestable péché de coquetterie, et, montrant